

Le géant Ferron de VLB

Louise Milot

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Milot, L. (1991). Le géant Ferron de VLB. *Nuit blanche*, (44), 18–19.

Le géant Ferron de VLB



Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Ferron

Après avoir écrit sur Hugo, Kerouac et Melville, Victor-Lévy Beaulieu se penche sur l'auteur du *Ciel de Québec*. Avec la publication de son pèlerinage dans l'œuvre multiforme du Docteur Ferron, il ravira ses admirateurs habituels; mais il risque certes d'irriter superbement ceux qui voyaient déjà dans les trois tomes du *Melville* un discours trop fortement narcissique.

«N'importe qui peut maintenant s'installer à une table de travail et écrire un roman. Ce n'est donc pas ça qui m'intéresse [...].

Je cherche à appréhender ce que sera le monde, à intuitionner ce que sera la littérature nouvelle. Il faut essayer d'écrire une littérature pour son temps, comme Melville a tenté de le faire [...]. Et trouver de nouvelles formes d'écriture qui permettent en même temps de rejoindre le passé le plus profond».

«Entrevue. Victor-Lévy Beaulieu, lecteur», dans *Lettres québécoises*, avril-mai 1979, p. 10.

Il y a une bonne dose de voyeurisme à ouvrir le *Docteur Ferron*, en essayant de vérifier si Victor-Lévy Beaulieu n'y répéterait pas, tout simplement et en moins bien, *Monsieur Melville*. Mais *Docteur Ferron. Pèlerinage* est un texte passionnant, souvent envoûtant, et que le lecteur, pourvu qu'il ne soit pas systématiquement allergique au ton de VLB, dévorera sans parvenir à s'arrêter. Pourtant, le livre ne me semble pas aussi convaincant que les *Melville*; il n'atteint pas la même envergure, finalement, et il serait étonnant qu'il recueille une aussi large unanimité, à moins que Ferron lui-même, dont le livre fait un véritable géant, fasse à lui seul le poids. Tout l'enjeu est là, justement, dans l'équilibre difficile de

deux écritures, celle de l'élève et celle du maître (la hiérarchie est de VLB lui-même). Pour la première fois, VLB s'attaquait à une idole vraiment d'ici, en chair et en os: c'était là prendre avec le passé — par rapport à Hugo, à Kerouac et à Melville — un risque concret d'un genre nouveau.

Le *Melville*, rappelons-le, était tout entier porté par le souffle et la narration uniques d'Abel Beauchemin. En dépit de la présence et du regard constants du Père, tout l'univers inventé par l'auteur de *Moby Dick* et dans lequel (nous) plongeait le narrateur, était tenu dans le seul giron d'écriture d'Abel, celui-ci parvenant avec une maîtrise à nulle autre pareille, encore aujourd'hui, dans notre prose romanesque, à propulser de lui-même l'énorme machine.

Les pays de Jacques Ferron

L'organisation du *Docteur Ferron* est tout autre, ne serait-ce que par le fait, justement, d'une narration qui échappe à Abel. La direction du récit est sous une triple responsabilité, et il faut voir là autre chose que le simple désir de varier une formule. Abel a ainsi deux partenaires aussi essentiels que lui pour la production de la fiction. Le personnage à demi-diable de Bélial, tout d'abord, emprunté à l'œuvre de Jacques Ferron, et qui est promu ici chauffeur particulier d'une «vieille Cadillac blanche dont les grands ailerons sont

lumineux» (p. 32)¹; et le personnage de Sann la Montagnaise, avec qui Abel avait fait le pacte, il y a vingt ans jour pour jour, et autour d'un exemplaire du *Ciel de Québec*, d'entreprendre le grand voyage «dans tous les pays de Jacques Ferron» (p. 27), si elle se trouvait à un rendez-vous auquel Abel ne croyait plus mais qui aura lieu, «au carré Saint-Louis, rue Saint-Denis, à Montréal» (id.). On voit que la possibilité, pour Abel, de faire le voyage dans l'œuvre de Jacques Ferron dépend moins de lui-même, en définitive, que de la bonne volonté d'une autre, de Sann; le narrateur du *Melville*, est-il besoin d'insister, était seul maître à bord, ayant décidé un bon jour de congédier ses personnages des tomes précédents des *Voyageries*, pour écrire dans la solitude requise son livre sur Melville.

Dans le *Docteur Ferron*, les partenaires d'Abel sont non seulement les interlocuteurs de l'écrivain, mais ils sont locuteurs eux-mêmes, prenant en charge à leur tour la lecture et l'interprétation de la vie ou de l'œuvre de Jacques Ferron, et portant à l'occasion des jugements sur Abel lui-même, sur sa vie et sur son écriture. Peut-être cet abandon assez important de la narration à des tiers permet-il



Fonds Québec-Presses,

photo : Michel Elliott

de saisir un élément qui personnellement m'avait beaucoup gênée à la première lecture du livre : l'abondance excessive — on se dit : l'exagération — des citations empruntées à Ferron. Abel est noyé, visiblement, et il noie le lecteur avec lui sous l'avalanche de petites séquences introductives du genre « Jacques Ferron a écrit », « Comme a encore écrit Jacques Ferron », « Jacques Ferron ajoute », « Dans *La créance*, la chose est ainsi racontée », etc., suivies de longs extraits en enfilade, ce qui fait que sur des dizaines de pages (p. 37-102, par exemple), le nombre de lignes dues à Ferron doit bien surpasser le texte de Beaulieu.

Médecin et patient

De là à se demander si Victor-Lévy Beaulieu, dans son *Docteur Ferron*, n'a pas été un peu obnubilé par « le seul écrivain véritablement national que le Québec contemporain ait produit » (p. 12), il n'y a qu'un pas, qu'il est assez tentant de franchir. Centre et prétexte incontestables de l'écriture de *Monsieur Melville*, jamais pourtant, il me semble, le texte ou le personnage de l'écrivain américain avaient à un tel point envahi la

fiction et le mot à mot du texte même de Beaulieu. Ici, dans ce *Docteur Ferron* d'inspiration si québécoise, c'est comme si le(s) narrateur(s), de toute façon éclaté, parvenait difficilement à s'appropriier, pour transformer et définir son propre discours, la vie, le destin et le texte de Ferron : il choisit plutôt de les restituer tels quels, sous forme de résumés des œuvres ou de citations directes, cédant finalement la place (une grande place) à Ferron. Cette remarque est peut-être moins juste à mesure que le livre progresse, mais l'effet de départ est marquant.

C'est donc Ferron, on l'aura deviné, plus qu'Abel et que Beaulieu, qui ressort, si l'on peut dire, vainqueur de l'aventure. Et c'est peut-être la satisfaction des lecteurs de voir enfin mise à leur portée, vulgarisée, une œuvre difficile et pas assez (re)connue, qui explique en partie le préjugé favorable dont a bénéficié — sauf erreur — ce dernier travail de Victor-Lévy Beaulieu. Comment ne pas être impressionnée, en effet, voire émue, par l'aisance avec laquelle Abel circule dans les pays et l'œuvre de Ferron, par sa compétence à en extirper des passages étranges et à nous en divulguer le sens, même s'il l'in-

vente en partie et s'il le rêve ? Si tant est que Victor-Lévy Beaulieu voulait insuffler au lecteur de son livre, non seulement l'envie, mais comme l'obligation de relire l'œuvre du Docteur, alors c'est pleinement réussi : la (re)lecture de Ferron se fait désormais urgente et désirable.

Quant à la place et à l'importance du *Docteur Ferron* dans les écrits de Victor-Lévy Beaulieu à ce jour, voilà qui est une autre affaire. Arrêtons-nous à un détail, qui n'en est évidemment pas un : il semble bien que si l'appellation de « Docteur » a été retenue dans le titre, ce peut être, comme on l'a dit, parce que VLB a voulu ironiser au sujet du père de Ferron, qui tenait, lui, à l'appellation de « Notaire » ; mais il faut voir également que dans cette aventure d'écriture, Abel n'est toujours et encore qu'un « patient » : dans le sens médical du terme, d'abord, « vide de partout, avec plus un seul mot pouvant monter en [lui] » (p. 18), dès le point de départ, à cause de son travail pour la télévision, mais « patient » aussi dans le sens plus général où son agir se définit à travers la nécessité de « subir » l'autre.

Aux gens sérieux qui reprendront un jour avec plus d'attention les propos très personnels de Victor-Lévy Beaulieu sur Hugo, Kerouac, Melville et maintenant sur Ferron, de voir s'il n'y a pas lieu de regrouper ces textes-prétextes d'un genre particulier, et de les lire dans le cadre d'un cheminement autobiographique original. Certains écrivains tentent de construire de ces cheminements, de nos jours (je pense évidemment au *Wou le souvenir d'enfance* de G. Perec) ; en démythifiant l'autobiographie traditionnelle, ils posent que la seule façon de se retrouver comme individu passe par un point de repère qui est l'incontestable identité d'un autre. Pour Victor-Lévy Beaulieu, ces autres auront été les Docteurs Hugo, Kerouac, Melville et Ferron. ■

par Louise Milot

1. Nous la connaissons bien : elle avait déjà mené Abel à Nantucket et plus récemment, Junior en conduisait une semblable dans *L'héritage*...

Quelques titres dans l'œuvre déjà imposante de Victor-Lévy Beaulieu : *Pour saluer Victor Hugo*, Éditions du Jour, 1971 ; *Jack Kerouac*, Éditions du jour, 1973 ; *Monsieur Melville*, VLB éditeur, 1978 ; *Docteur Ferron. Pèlerinage*, Stanké, 1990.